

BÈGLES BORDEAUX

Il y a quatre types de Béglo-Bordelais.

Le Bordelais canal historique, veste en tweed, moue distante, froc en velours, regard au-dessus des lunettes et foulard de soie, a quasiment disparu. Il a été remplacé par une vague d'immigrés des départements voisins, qui dégustent des huîtres au Ferret dans leur pantalon framboise écrasée, pull bleu marine sur chemise en lin, mocassins vert forêt. Ceux-ci tentent d'imiter ce qu'ils croient être le Bordelais typique, adoptant même l'usage de faire rouler leur première gorgée de vin dans la bouche, avant de donner un avis d'autant plus éclairé qu'ils ne connaissent en matière d'œnologie que le prix des bouteilles.

Mais cette Nomenklatura est talonnée par une nouvelle génération, divisée en deux groupes : ceux qui portent un costume Slim Fit et des chaussures de rendez-vous, et ceux qui se déplacent en vélo-cargo électrique, casque sur la tête et barbe au vent. Ces Bobos, qui règnent désormais tant à Bègles qu'à Bordeaux, gloussent de joie à l'idée d'inscrire leur fils à l'école de rugby, car ça leur permettra de connaître la culture du Sud-Ouest, qu'ils découvrent. Les mamans des jeunes joueurs apporteront aux goûters d'après-entraînements des infusions de concombre et des galettes bios sans gluten.

Heureusement, la dernière catégorie est celle qui fonde en réalité Bègles : les gouailleurs du populo. PMU et Ricard, casquette et verbe haut, rentrant dare-dare dès que bobonne hurle au téléphone que le poulet du dimanche va être froid.

Mais surtout, après avoir arpenté les Capus, tous se rassemblent dans les tribunes de Chaban (tout s'appelle Chaban, ici). C'est là que l'UBB gagne. Et le délire commence lorsqu'on aperçoit le moindre damier bleu et blanc, symbole du mythique maillot de rugby de Bègles.

Car l'Union, c'est un peu ça : un carreau col blanc, signe de l'aristocratie, et un carreau bleu de travail, signe du peuple ouvrier. Mais les deux s'entremêlent toujours. D'ailleurs, en sortant, tous les supporters s'exclament : « Anqui! Ce match de rugby, il était gavé bien! ».



BOURG-EN-BRESSE



J'ai travaillé cinq ans à Berg-en-Brousse (ainsi nomment la ville Spirou et Fantasio dans « l'Abbaye truquée », aux éditions Dupuis).

J'y étais arrivé au moment des conscrits, qui m'avaient persuadé que la cité était peuplée de joyeux fous, ce qui me fut confirmé par les supporters du match auquel j'assistais, dans une ambiance de vogue totalement débridée.

Chacun avait les ergots sortis, la crête dressée et le bec acéré.

Atmosphère badine, où l'on aime passer du coq à l'âne.

Mais ces moments de lâcher-prise restent finalement plutôt rares dans cette ville.

J'en ai surtout retiré des souvenirs culinaires. Des quenelles de brochet sauce Nantua, des cuisses de grenouilles des Dombes préparées avec amour, de la volaille à la crème, des poulardes aux morilles.

Car, chez les Ventres Jaunes, gavés de maïs et de Louis d'or, on adore se faire plaisir, toujours un peu à l'abri des regards. On n'oublie pas que la France n'est qu'un pays d'adoption, la véritable nation étant le Duché de Savoie, comme en témoigne Notre-Dame-de-Brou.

Une défiance inscrite dans les gènes, surtout si l'on évoque les Lyonnais, ces prétentieux. Donc, on se méfie et on se tient sur la réserve.

Au rugby, c'est pareil : on avance masqué, discrétos, en catimini. Mais on avance. Et on remonte, on grimpe, on gravit. Du besogneux, du travail de l'ombre, du modeste. Mais ça paye, et on est même surpris de se retrouver en pleine lumière.

Sauf qu'il y a un secret : c'est que les joueurs sont de beaux poulets de Bresse.

CLERMONT

Je ne connais pas Clermont : ce club ne fait pas partie de mon univers rugbystique. Il n'existe pas. En revanche, je connais Montferrand, pays de légendes, pays de fraternité, pays d'envolées, pays des Arvernes, pays de rudes.

Lorsque je voyais les longues moustaches de Romeu, je me persuadais que c'était le village gaulois d'Astérix qui avait monté une équipe de rugby. Puis vint Rougerix, le fiancé de Falbala : avec l'Homme et demi, il était capable de mater les Romains, aidé par sa potion au Saint-Nec.

Pourtant, je n'ignorais pas que Clermont-Ferrand est la ville où l'on naît Michelin, où l'on va à l'école Michelin, où l'on travaille chez Michelin, où l'on mange Michelin, où l'on meurt Michelin. Je sais aussi que les couleurs Jaune et Bleu du maillot sont celles de Michelin.

Mais il me plaît de rêver à Gergovie, d'imaginer que le nom de la place de Jaude vient de « gaudere », « jouir », que Montferrand, cité des Mulets blancs, joue au rugby après avoir pratiqué la soule sous le capitanat de du Guesclin, de croire que la troisième mi-temps est agrémentée de cervoise et de sangliers.

Je n'aime d'ailleurs pas penser à Alésia, bien qu'ici chacun craigne tous les ans cette ultime bataille. Je préfère évoquer le monstre à seize pattes qu'est son pack, je préfère que l'on se souvienne de Jean-François Phliponeau, parti par la foudre de Toutatis, je préfère l'imaginaire espoir de la suprême victoire. C'est un pays de feu, de volcans et de fureur : c'est toute l'âme de la Gaule chevelue.

J'en étais donc là, à rêver de druides et de potée, de guerriers et de tripoux, de bardes et de truffade, lorsque je suis tombé sur l'historique de l'A.S.M. Il était écrit noir sur blanc : « le premier nom de l'A.S.M., créée en 1911, était l'Association Sportive Michelin » ! Je devais relire mon Lavisse : le chef gaulois ayant résisté à César n'était pas Vercingétorix, mais Bibendum !

Je suis allé boire une gentiane pour me remettre.



GAULOIS GUIDÉS PAR MIGNONIX

TOULOUSE

Ernest Wallon n'est pas un stade. C'est l'annexe de Chez Tonton et de Sud Aviation (ainsi nomment Airbus les vieux Toulousains).

Mais les vieux Toulousains sont peu nombreux, poussés en dehors de la cité de Raymond IV par les nouveaux venus qui se sentent obligés de s'habiller en rouge et noir, dans cette ville rose au parfum de violette. Ceux-ci, qui n'entendent rien au rugby, pensent que c'est à Toulouse qu'est né ce sport, comme ils croient que ce fut le berceau de l'aviation ou le lieu de naissance du cassoulet, et s'obligent à dire « chocolatine » pour faire local.

Donc on s'extasie de manière béate en disant « jeu de mains, jeu de Toulousains » sans en comprendre la signification. Car la vérité est de comprendre qu'ici on ne parle qu'avec les mains : une valise dans chacune et le Toulousain se tait.

Et les mains sont baladeuses, comme l'est la balle qu'on envoie se rafraîchir d'un bout à l'autre du terrain depuis plus d'un siècle, quand le rugby vint à éclore sur la prairie des Filtres, avant de migrer aux Sept-Deniers.

Ce jeu correspond en vérité à l'âme toulousaine, faite de besoins d'envolées lyriques mais surtout d'envie de raconter sa guerre devant un public espanté.

Ici on ne gagne pas pour vaincre mais pour raconter ses exploits.

C'est ainsi que les bistrotts sont pleins d'anciens joueurs que l'on vénère comme des conteurs au pied d'un baobab : l'âme du Stade transcende les générations et la Vierge Rouge est l'héroïne de sagas où le bout de bois est malmené, éternel et infidèle amant, mais éternel revenant.

Je t'aime, moi non plus : Brennus est volage pour les Toulousains, mais revient toujours au bercail.

Pourtant, Dieu sait qu'on le maltraite, Macarel!

C'est ça l'amour, con.



PARIS



Fluctuat nec mergitur. C'était pas d'la littérature. Qu'on se le dise au fond des ports. Oui, au fond des ports.

Mais ça, c'était avant. Avant maintenant. Avant que Max et ses ferrailleurs partent ferrailer ailleurs.

À Paris, le rugby fut flamboyant, exaltant, loufoque, brillant, marrant. Le rose et la robe de Dalida furent le souffle d'air frais qu'il fallait pour secouer le championnat de Toulouse et sa banlieue.

Le second degré fit comprendre que le magret de canard pouvait être détrôné par le champagne.

Sauf que maintenant, c'est le patron allemand d'un fabricant de jus d'orange qui a pris le pouvoir. Merci à lui d'avoir sauvé l'idée de ce sport dans la ville-lumière. Sauf que les normes de la Deutsche Qualität ne s'accordent pas avec la furia francese, paradoxalement longtemps incarnée par un capitaine italien, le condottiere du Stade Français.

Parce que je ne vous ai pas dit : quand on est parisien, on ne joue pas au Stade Parisien, on joue au Stade Français.

Car Paris, c'est la France. Paris outragé, Paris martyrisé, mais Paris libéré! Parisiens, têtes de chiens, Parigots, têtes de veaux! Deux affirmations reflétant une même réalité : sans Paris, la France n'est plus : nous devenons orphelins, même s'il nous en coûte de l'avouer.

On croit aimer le foie gras, on croit aimer le saucisson brioché, on croit aimer l'aïoli, on croit aimer l'axoa, on croit aimer l'aligot, on croit aimer le kouign-amann. En réalité, on aime le sandwich jambon-beurre et l'œuf dur d'un petit matin dans la rue de la Soif.

Bon, quand ce club prétentieux gagnera à nouveau, on le remerciera de nous permettre de le détester.